

La mort de Derrida « Il y aura ce jour »

Claude Lévesque

Numéro 9, printemps 2006

À la mémoire de Jacques Derrida

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/622ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, C. (2006). La mort de Derrida : « Il y aura ce jour ». *Contre-jour*, (9), 57–59.

La mort de Derrida

« Il y aura ce jour »

Claude Lévesque

« Il y aura ce jour », ces quelques mots si graves et si traumatisants, Derrida les avait prononcés à l'occasion de la mort d'un ami proche, les soulignant et les répétant à plusieurs reprises, comme pour se rappeler à la certitude de cet incroyable événement, pour faire échec aussi à l'oubli, à l'oubli, si généralisé, de la mort. « Rien ne peut entamer, écrivait-il, la terrifiante lumière glacée de cette certitude. » (*Chaque fois...*, 137, 198) Nous le savions gravement atteint, luttant courageusement contre le mal envahissant, mais nous étions loin de penser que la fin était si proche, que ses jours étaient comptés et que le temps, son temps sur cette terre, allait s'écouler en accéléré et, brusquement, dans la solitude, se tarir. En un instant celui qui nous honorait de son amitié avait basculé au dehors, dans l'obscurité définitive et le silence absolu, ne répondant plus à notre appel et à notre affection.

Il y aura ce jour, oui, nous nous le disions, pour nous d'abord et pour lui, mais de manière un peu abstraite et distraite. Ce savoir de la mort imminente, toujours plus imminente, avait pris, depuis quelques temps, une évidence plus intime et plus lourde, de sorte que tout déjà avait revêtu une autre couleur, plus sombre, et une autre dimension, plus réduite, même si, depuis toujours, la pensée de la mort, de la vie en sursis, l'avait hanté à chaque instant. En effet, ses premières réflexions sur le signe, sur

la dimension testamentaire de l'écriture et de la trace, impliquaient déjà la mort du signataire et du destinataire par rapport à l'œuvre qui survit à ses origines. « La trace que je laisse, écrivait-il, me signifie à la fois ma mort, à venir et déjà advenue, et l'espérance qu'elle me survive. »

Malgré les sombres pronostics qui nous parvenaient régulièrement, cet événement inanticipable de la fin a été, pour nous et pour beaucoup, une surprise, un choc, une douleur immense et une blessure profonde, une déchirure, la perte d'un monde unique, incomparable, une perte qui ne pouvait que s'aggraver à mesure que nous prenions conscience de la grandeur de cet événement, de ses conséquences inéluctables. Contre toute attente, celui qui n'avait cessé de nous apprendre à voir le monde et la vie dans ce monde et dans la pensée tout autrement, au-delà de tous les partages, de toutes les frontières qui divisent et séparent, venait de basculer au dehors, de se retrouver au-delà de la limite, étant rejeté, en un seul instant, du côté du réel insensé, innommable, là où il n'est plus possible de répondre à notre appel.

Sans cette réponse et cette pensée si foisonnante, ouvrant des perspectives si riches, jamais entrevues, le monde, notre monde, n'allait plus être le même. Il nous fallait désormais nous vouer au travail du deuil, dont le premier acte consiste à dire oui à la mort de l'ami et à se maintenir dans cette certitude, par-delà tous les leurres sublimatoires et tous les arrière-mondes. Cet événement, dont on ne prend la véritable mesure qu'après coup, dans la tristesse et la mélancolie, accentue l'unicité et l'altérité irréductible de celui qui, d'un seul pas, a franchi l'abîme, et pris ses distances avec nous, avec notre monde. Un tel deuil, au sein duquel le disparu reste inassimilable, garde à la perte sa dimension inconsolable, qui est la seule manière — et c'est Derrida lui-même qui nous l'a enseignée — de lui être fidèle, continuant de lui parler en tant qu'autre, à jamais autre. Grâce à lui, le monde, notre monde, se sera ouvert sur de nouvelles figures, de nouvelles promesses, de nouvelles espérances, qu'il ne faut pas hésiter à qualifier de révolutionnaires. Ne savions-nous pas que son œuvre immense, dans l'espace ouvert par Nietzsche, Blanchot et Lévinas, avait opéré une véritable transmutation de toutes les valeurs et un changement radical d'époque ? Comment s'acquitter d'une telle dette ?

Loin de nous enfermer dans la mélancolie et le mutisme, le devoir d'amitié et de mémoire ne nous impose-t-il pas de parler malgré tout, malgré la tristesse et les larmes, et de rendre hommage, en assumant, de manière non mimétique, mais créatrice et affirmative, l'héritage inestimable, incalculable, qu'il laisse derrière lui ? Il nous faut d'abord veiller, ne pas laisser le deuil prendre fin ni céder à l'oubli, mais bien plutôt garder vive la mémoire, sans pour autant prendre le goût du deuil, l'aimer. Puis il nous faut prendre en compte les nouveaux « concepts » que Derrida a fait lever, les innombrables pistes qu'il a défrichées, les nombreuses urgences qu'il a su reconnaître et qui commandent un engagement immédiat, par-delà les limites actuelles de l'éthique et du politique.

Dès les prémisses de son œuvre, nous avons pu voir apparaître, en effet, non seulement un nouvel horizon pour la philosophie, mais une nouvelle pensée de l'éthique et du politique, de la responsabilité et de l'hospitalité inconditionnelles. La déconstruction, insistait-il d'emblée, ne s'adresse pas uniquement aux systèmes de pensée, mais également aux institutions qui structurent la vie en société, notamment aux liens entre le politique, l'étatique et la souveraineté, à l'eurocentrisme, à la démocratie à venir, au terrorisme, à la cruauté, à la peine de mort, aux droits de l'homme, à la politique d'hégémonie américaine, à la théocratie arabo-islamique, à une nouvelle politique altermondialiste, et le reste.

En épigraphe à son livre intitulé *Politiques de l'amitié*, paru en 1994, notre ami citait cette phrase de Cicéron : « Dès lors les absents même sont présents [...] et, ce qui est plus difficile à dire, les morts vivent... » Commentant, dans ce même livre, *L'Éthique à Eudème* d'Aristote, Derrida écrivait : « Je ne pourrais pas aimer d'amitié sans m'engager, *sans me sentir d'avance* engagé à aimer l'autre par-delà la mort. Donc par-delà la vie. » (9, 29) Oui, aimer d'amitié, n'est-ce pas se rendre à l'impossible, aller là où l'on ne peut aller, jusqu'à l'autre dans son éloignement infini, mais sans passer le seuil, respectant le mystère de son retrait absolu ? Oui, il le faut, il nous faut aimer, malgré tout, ce retrait, cette non-réponse, cette invisibilité qui garde notre ami inaccessible et sauf. Là où tu es, sans y être, salut à toi, Jacques.